

Carole Ksiazenicer

De la trahison

« Traduction, trahison »... L'adage est aujourd'hui contesté au nom d'une réhabilitation (justifiée) des traducteurs et de leur activité, longtemps sous-estimée. Et pourtant, en ce qui me concerne, et dans une certaine mesure seulement – mais ce qui se mesure là est capital – il me semble qu'il dit vrai.

Traduire du yiddish fut pour moi, tout d'abord, chose relativement simple, en tout cas sans ces complications affectives qui inhibent la génération née pendant la guerre, soumise au refoulement et à l'angoisse devant la langue proscrite. Rien de tel chez moi, qui appris cette langue lors de cours du soir à l'Université. Une langue après tout assez facile à manier, mis à part les hébraïsmes plus compliqués à mémoriser et, lorsque je commençai à traduire, les nombreux idiomatismes et localismes souvent incompréhensibles à ceux qui ne sont pas « du coin ». C'est dire que la traduction fut d'emblée, et nécessairement, lien entre les générations, enquête auprès des locuteurs naturels, réhabilitation d'un savoir qui, sinon, se serait perdu, étant lié à une sociabilité entre-temps, et pour cause, disparue !

Je me crus fêtée, acceptant de tenir mon rôle dans la chaîne d'or de la transmission, maillon tard venu, certes, et bien lâche, mais tout de même nécessaire, jusque dans ses faibles attaches à la collectivité présente ou rêvée.

Ce fut l'époque de la traduction-calque, tentative d'utopique fidélité à la langue-source, que nous voulions (car nous étions plusieurs dans ce cas, citant – ou non – Walter Benjamin : « La version intralinéaire du texte sacré est le modèle ou l'idéal de toute traduction ») que nous voulions, dis-je, faire sentir, en transparence, dans sa rugueuse nodosité, sous l'écorce ductile du

français (et cela nous semblait une trop facile et plate maîtrise que celle de cette langue bien installée dans ses couches de classicisme comme dans des plumes)... oui, faire affleurer le yiddish dans sa rugueuse altérité à la surface du français ; comme si nous avions été inconsciemment perméables à toutes les connotations liées au « jargon » depuis la Haskala*, sauf que nous les réendossions en les inversant, transposant ce « naturel », ce caractère prétendument « populaire » du yiddish en un extrême maniérisme du texte français.

Au fond, nous ne maîtrisions encore ni nos deux langues (et leur rapport l'une à l'autre), ni nos affects les concernant, en proie à une fascination quelque peu naïve pour la langue « autre », l'étrangère, drapée dans ses sonorités mi-familiales, mi-exotiques, en tout cas colorées, musicales, chargées d'émotivité.

Cette fidélité à la langue-source, qui n'était peut-être finalement que le signe de mon inexpérience, s'est peu à peu compliquée, déplacée sur la langue de réception, à mesure aussi que se complexifiaient les investissements affectifs liés à la traduction. C'est à ce moment que me revint l'adage « traduttore, traditore », jusqu'alors remis au magasin des vieilleries idéologiques. Car qu'est-ce que traduire, si ce n'est aussi effacer le texte primitif, comme le palimpseste qui s'écrit sur les couches disparues de textes plus anciens ?... Si ce n'est transposer le passé en le rendant présent, c'est-à-dire en le gommant et en le recouvrant ? À mesure que je traduis les mots yiddish, trouvant en français la cadence et le timbre que je crois appropriés, je les oublie, attentive désormais à « l'autre langue » qui naît de moi et devant laquelle je reste vaguement saisie d'effroi et de bonheur. Car c'est ainsi qu'ils deviennent ces condensés de mes sensations les plus intimes, paysages que je connais pour ne les avoir pas vus. Ce qui ne veut pas dire que je rêve un monde disparu, une origine perdue, mais que c'est mon propre passé qui se dit et s'écrit entre les phrases traduites. Là où je traduis, il y a du passé qui se dit en passant, non pas un passé mythique, fantasmé, le passé de la tribu, qui m'est de toute façon barré, mais le mien, le plus intime, le plus anecdotique, le plus inintéressant pour autrui.

Cette image qui se lève, cet être de rapports sonores, de proportions entre les mots, d'équilibre entre les intensités, ce vibrato qui m'avertit que c'est bien là, que ça commence, que j'y suis (jouissance de la langue, comme du corps), sont mon passé en lambeaux, traduit en images sonores vibrant du

* Mouvement juif des Lumières.

yiddish au français, à travers le lien, le passage mais aussi l'effacement et la trahison.

Car qu'est-ce qui s'efface ainsi ? Le texte dont je suis écrite, invisible, survit, par tous les pores de la traduction, diffusant, résonnant d'un beau son mat et uni destiné à vivre mille vies. Ce qui s'efface en se traduisant, je découvre (mais c'est bien tard) que c'est la langue de la disparition même. Ne l'aurais-je donc pas su ? Sans doute, mais c'est de traduire que je l'apprends véritablement. Je lis les chroniques de la destruction juive et ce sont les mêmes noms que dans « mes » textes. Comment, Radzymin, Otwock, Praga, ce sont ces noms-là ? Ces lieux chantants, ces lieux de mort ? J'ai traduit la vie et je lis maintenant sa mort ? Et je ne l'aurais pas su ?

Je ne sais pas si traduire d'une autre langue que le yiddish implique cette part de culpabilité liée à l'oubli et à l'ivresse de la métamorphose. Je sais seulement que cet apprentissage ne va pas sans douleur...

P.S. : Si j'y réfléchis bien, ce sentiment d'illégitimité et de trahison ne date pas d'hier et a toujours caractérisé mon rapport au yiddish. La traduction ne peut que le renforcer, mais elle contribue aussi à le rendre productif, ce qui n'est pas la moindre ruse du langage. J'ai nettement l'impression d'utiliser le yiddish comme un écran de projection, mais en même temps je suis totalement dépassée par la violence et la profondeur de ce qui s'y écrit, et qui, loin d'être pure subjectivité, est aussi finalement mon inscription dans l'histoire. La traduction surfe sur cette crête, de là sa fragilité mais aussi sa nécessité, son caractère proprement illimité.